

étaient à l'église, selon la louable habitude des habitants de l'île. Une assemblée fut convoquée à la sacristie; on m'y appela, et j'eus la charge importante d'être établi juge pour décider du sort de la nouvelle cloche. Pour ne pas perdre ma réputation d'homme équitable, je crus devoir préparer avec soin le jugement que j'allais rendre, en donnant des raisons de première qualité. Enfin j'abordai franchement le prononcé de mon jugement, qui condamnait la nouvelle arrivée à être renvoyée comme indigne de demeurer au milieu d'une population qui aime à entendre des voix fortes, belles, justes et sonores. J'eus l'assentiment de tous les intéressés.

En conclusion, je leur proposai de faire venir trois cloches de la célèbre fonderie de *Mears*, dont l'accord, comme celui des belles cloches de Québec, donnerait les notes *Fa, Sol, La*.

A part un ou deux, qui avaient perdu la clef de leur coffre-fort, tous furent d'avis d'avoir des cloches telles que je leur conseillais.

Les hommes de l'île-aux-Coudres sont énergiques et, une fois décidés, ils marchent vite et ferme. On prit aussitôt la largeur de la lanterne du clocher, puis on décida de placer la plus petite cloche dans un *clocheton* qu'on devait élever sur la partie du comble de l'église située au-dessus du chœur.

Je m'étais chargé de commander les trois cloches à M. Hardy, marchand de Québec, et, dans le printemps de 1864, elles étaient arrivées d'Angleterre.

Une goélette, appartenant à Symphonien Lopoite, reçut la mission de les descendre à l'île-aux-Coudres. Mais voilà que, pendant la descente, un accident des plus déplorables faillit jeter au fond du fleuve les trois belles petites cloches que l'on attendait avec tant d'impatience.

Arrivée à l'endroit des caps appelé les *Islets du Saull-au-Cochon* (1), un coup de vent soudain fit chavirer l'embarcation.

Les trois hommes de l'équipage eurent la bonne fortune de pouvoir monter sur le flanc de la goélette, où ils auraient passé de fort mauvais quarts-d'heure, si, par une autre bonne fortune, une goélette du nord n'eût passé près d'eux et ne les eût recueillis à son bord. Le capitaine de cette goélette eut encore l'obligeance de les amener à l'île-aux-Coudres, où ils jetèrent l'alarme au milieu de la population, en lui annonçant que les cloches attendues étaient en grand danger d'aller voir le fond de l'eau, si déjà elles n'y étaient pas.

A cette désolante nouvelle, on s'empressa de prendre deux chaloupes et de se rendre au lieu du sinistre. Par une manœuvre habile, ces deux chaloupes se placèrent sous les mâts de la goélette, qui n'était que mollement couchée sur les eaux; on réussit à la redresser; puis on la vida; enfin, on eut le bonheur d'en retirer les cloches et leurs accompagnements. Les deux chaloupes revinrent triomphantes à l'île avec leur précieux fardeau.

Ces trois cloches furent bénites le 21 de février 1864, par Messire Julien Rioux, alors curé de la petite rivière Saint-François-Xavier. Et, ce jour-là, il y eut une grande et solennelle fête à l'île-aux-Coudres. Le sermon de circonstance fut fait par M. l'abbé Colfer, alors vicaire aux Eboulements.

Les sons argentins et l'harmonie que produisent ces trois belles cloches font la joie et la gloire des habitants. Quoique placées à l'extrémité ouest de leur île, elles sont assez fortes pour qu'on les entende sonner de toutes les maisons de la paroisse quand le temps est propice. L'église étant bâtie sur le bord du fleuve, dont les eaux s'approchent jusqu'à un demi-arpent, dans les grandes marées, le son de ces cloches se fait entendre à une très-grande distance sur le fleuve quand, à marée haute, le vent ne se mêle pas d'en troubler le calme. Rien n'est plus doux, plus suave, plus ravissant pour l'oreille que cette harmonie glissant sur les eaux paisibles d'un beau fleuve comme notre Saint-Laurent.

J'ai entendu cette harmonie, dans un beau

(1) C'est le nom peu honorable qu'on leur a donné, et j'ai le malheur de n'être pas autorisé à leur en donner un plus poli.

jour, à une grande distance du rivage de l'île, et je ne me rappelle pas avoir rien entendu de si ravissant que les notes de ces cloches qui, ensemble, puis par deux, puis une par une, semblaient marcher sur les eaux pour venir jusqu'à moi. Et, après avoir épuisé leurs voix par leur course rapide, elles me semblaient descendre dans le grand fleuve comme pour se reposer! Quel est celui qui, comme moi, ne s'est pas senti profondément ému par l'harmonie de trois belles cloches?

La voix des cloches n'a rien de comparable ici-bas. La réunion des sons d'une bande d'instruments de musique n'est nullement comparable à celle de belles cloches. Les instruments de musique n'offrent qu'un son à l'oreille, c'est toujours le même, et il a le malheur de n'avoir pas de vibrations; aussitôt qu'il s'est fait entendre, il s'éteint. Les cloches, au contraire, frappées avec plus ou moins de force, donnent des sons toujours différents. Et rien n'égalera jamais le bruit de leurs vibrations qui, se prolongeant et se renouvelant sans cesse, tant qu'elles sont en branle, forme comme un nuage d'harmonie qui ne disparaît que longtemps après qu'elles ont cessé de sonner. Et puis ce nuage se dissipe graduellement comme une légère vapeur que le vent disperse.

Les cloches ont la faculté de se mettre d'accord avec le sentiment qui domine en nous. Sommes nous dans le deuil par la mort de quelques personnes chéries, elles envoient des sons d'une incroyable mélancolie; ce sont des glas funèbres qu'aucune voix humaine n'imitera jamais. Elles pleurent avec nous (*mortuus ploro*), et, recevant la douleur qui s'échappe de notre cœur, elles l'expriment au dehors par leurs sons plaintifs et pleins d'une indiscible mélancolie. Oh! quelle est triste, qu'elle est plaintive l'harmonie des cloches qui pleurent sur un mort et sur sa dépouille mortelle, au moment qu'elle approche de la maison de Dieu!

Mais, par un changement dont on ne peut se rendre compte, voilà que leurs accords sont devenus joyeux, brillants, pleins d'une expression de bonheur, quand elles font entendre leurs concerts aux jours des grandes fêtes qui font naître l'espérance et la joie dans le cœur des enfants de la sainte Eglise. De même qu'en ces jours nous changeons nos habits de travail et de peine pour revêtir nos habits de fête, ainsi les cloches, qui le jour précédent avaient pleuré sur la tombe ouverte d'une personne bien-aimée, se sont transformées pour ne faire entendre que des sons joyeux, comme une harmonie céleste qui prépare les fidèles à jouir du bonheur de ces autres choses plus célestes qui se passent dans la maison de Dieu. Oh! qu'elle est belle, noble, grande, divine, l'harmonie des cloches de Dieu! Oh! qu'elle entrait profondément dans nos jeunes cœurs d'écoliers, l'harmonie des incomparables cloches de la cathédrale de Québec, alors que, marchant en file, nous précédions vers l'antique cathédrale l'entrée de Mgr Plessis, qui venait monter au saint autel, afin d'y prier pour nous, pour la bonne ville de Québec, pour tous ses nombreux enfants! J'ai assisté, pendant ma vie de prêtre déjà bien longue, à de nombreuses processions se dirigeant vers une église, j'ai entendu les sons d'un grand nombre de cloches; pourquoi ces processions et les sons de ces cloches n'ont-elles fait qu'augmenter mon admiration pour les cloches de Québec et pour les majestueuses entrées de cet incomparable évêque, Mgr Plessis? Car Mgr Plessis et les cloches de sa cathédrale étaient bien faits pour aller ensemble.

(La suite au prochain numéro.)

**Carte.**—M. Charles L. A. Dozois, si avantageusement connu du public, après avoir été au service de MM. H. et H. Merrill, de la rue Notre-Dame, vient de contracter un engagement avec la célèbre Maison Pilon. M. Dozois, d'une expérience incontestable, profite de cette occasion pour inviter tous ses amis et toutes les pratiques qui voudront bien le patroniser, à venir le voir dorénavant chez MM. Pilon & Cie., où vous trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de marchandises choisies (fancy), telles que Soieries, Gants de kid Alexandre, Etoffes à Robes, Echarpes en soie pour Dames, Ruban de fantaisie, Frillings, Dentelles de fil, magnifiques Châles brochés, et beaucoup d'autres marchandises de nouveautés défiant toute compétition.

## LA BANDE ROUGE

PREMIÈRE PARTIE

XXVIII

Le cabinet de M. J.-B. Frapillon, agent d'affaires—tels étaient le nom et les qualités gravés sur une plaque de cuivre—était situé au troisième étage d'une maison de la rue Cadet.

Cet immeuble, composé de deux immenses corps de bâtiments séparés par une longue cour, était un véritable phalanstère.

On rencontrait à ses divers étages toutes les catégories parisiennes.

Le rez-de-chaussée était occupé par un marchand de vin, par un facteur d'instruments de musique et par un libraire qui vendait des journaux.

Le premier étage était habité par un entrepreneur de bals publics et par un escompteur se disant banquier, quoique sa véritable industrie consistât à exploiter par l'usure les petits marchands du quartier.

Au second, on trouvait une modiste, deux couturières et un fabricant de bijoux faux.

L'appartement de J.-B. Frapillon marquait la limite entre les locations commerciales et les domiciles de fantaisie.

Au-dessus, ce n'étaient plus que lorettes de quatrième ordre, employés de magasin et courtiers en disponibilité.

La maison, malgré cette bizarre confusion de locataires ou plutôt à cause de cette promiscuité, était merveilleusement choisie pour y exercer une profession interlope.

Les escaliers étaient incessamment montés et descendus par des gens de toute condition qu'attiraient là les motifs les plus variés.

Le gandin en quête d'une bonne fortune tarifée y couloyait le négociant besoigneux qui venait solliciter un à-compte sur des valeurs douteuses.

L'habituee de *Mabille*, armée et caparaçonée en guerre, y rencontrait la mère de famille économiste à la recherche de chapeaux à bon marché.

Il résultait de ce mouvement incessant qu'un client pouvait venir consulter l'homme d'affaires sans avoir à craindre d'être remarqué, à quelque classe sociale qu'il appartint.

J.-B. Frapillon jouissait, d'ailleurs, auprès du concierge de cette vaste ruche d'une considération sans limites, grâce aux généreux pourboires dont il appuyait toujours le paiement de ses termes de loyer acquittés avec une régularité exemplaire.

Dans le quartier, il passait pour un habile homme, et même, jusqu'à preuve du contraire, pour un honnête homme.

Il avait, de tout temps, professé des opinions démocratiques assez avancées, mais il affichait un profond respect pour l'ordre et remplissait très-exactement tous ses devoirs civiques et sociaux.

Il était généralement désigné comme scrutateur dans le dépouillement des opérations électorales, et, depuis la dernière révolution, il était grandement question de le choisir pour commander un bataillon.

De ses antécédents, ses concitoyens savaient fort peu de chose.

On disait vaguement qu'il avait été jadis notaire en province, puis commissionnaire au Mont-de-Piété de Paris, et qu'il s'était défaté de toutes ces charges pour se consacrer exclusivement aux affaires.

Ce mot vague, qui pouvait servir d'étiquette à toutes sortes d'opérations licites ou autres, était pris en bonne part par les voisins.

On répétait même tout bas que J.-B. Frapillon ne bornait point ses travaux à la gestion des affaires contentieuses, et que son intelligence, doublée d'une probité toute républicaine, lui avait valu la confiance de plusieurs notabilités politiques.

On ne lui connaissait du reste ni femme, ni enfants, ni maîtresse, ni chien, ce qui le plaçait au-dessus des commérages et le distinguait de ses confrères.

L'appartement de ce notable se composait d'une antichambre, formant bureau, d'un salon meublé en velours d'Utrecht, d'un cabinet garni de cartons superposés et étiquetés, et de plusieurs autres pièces réservées pour l'existence personnelle de l'agent d'affaires.

J.-B. Frapillon professait cet axiome salutaire que la vie privée doit être murée, et le public ne pénétrait pas dans son intérieur au-delà des trois locaux professionnels.

Il y avait même des catégories parmi les clients.

Les employés sans place s'arrêtaient à l'antichambre, où ils conféraient avec un commis maigre et blême, fruit sec de la basoche, qui enregistrerait leurs demandes et leur distribuait des prospectus et des conseils payés.

Les débiteurs courant après le renouvellement d'un effet protesté, les boutiquiers en contestation avec leur propriétaire pour un bail à réaliser, s'abouchaient dans le salon jaune avec le directeur de l'agence.

Les industriels importants et les gens du monde franchissaient seuls la porte à clous dorés du cabinet.

Ces trois pièces se commandaient, mais la partie intime de l'appartement s'accréditait par un couloir entièrement séparé qui aboutissait sur le palier en face de l'entrée officielle.

Le maître ouvrait toujours lui-même l'huis consacré aux rares privilégiés qu'il voulait bien y admettre.

Quand il y avait concomitance de visites ordinaires et extraordinaires, un timbre électrique, mis en mouvement par le commis, avertissait J.-B. Frapillon, occupé dans le sanctuaire intime, qu'on l'attendait au cabinet ou au salon.

Pas de rencontre fâcheuse ou de confusion possibles.

Ce jour-là, par une jolie matinée d'automne, l'important personnage qui exerçait rue Cadet ses industries complexes, avait remis à son subordonné le soin d'accueillir les trois classes de clients ordinaires.

Il s'était retranché dans le plus retiré de tous ses appartements particuliers, et il y donnait audience à une belle et élégante personne qui n'était autre que madame de Charmière.

Ce réduit interdit à la foule était une salle ronde dont l'ameublement rappelait les vicissitudes de la vie accidentée de J.-B. Frapillon.

Les murs disparaissaient littéralement sous les cadres sculptés, les trophées d'armes et les objets d'art, épaves recueillies dans les liquidations commerciales ou dans les saisies mobilières.

Il y avait cinq lustres pendus au plafond, trois pendules sur des consoles et une argenterie variée sur des dressoirs.

Tous ces reliquats du Mont-de-Piété juraient avec les collections de journaux entassés dans tous les coins, et les énormes registres cerclés de cuivre qui s'élevaient sur un pupitre colossal.

Dans cette agglomération bizarre d'objets hétérogènes, le seul qui parût avoir été placé là par le goût personnel de l'agent d'affaires, était un portrait du conventionnel Hébert, entouré de bois et surmonté d'une couronne de chêne.

L'admirateur du trop célèbre communiste de 1793 était un homme de quarante ans à peu près, grand, gros, fort et orné, en dépit de sa paisible profession, d'une barbe rousse qui aurait fait honneur à un sapeur.

La bouche était grande, les lèvres minces, le nez pointu et le front assez bas, malgré une calvitie précoce qui en doublait les dimensions apparentes.

Les yeux petits, mais vifs et intelligents, brillaient derrière les verres de lunettes très-fines.

Il y avait dans la physionomie un mélange de ruse et d'audace, la ruse d'un spéculateur véreux soutenue par l'audace d'un sectaire fanatique.

L'ensemble en somme était déplaisant.

J.-B. Frapillon se drapait dans une robe de chambre en cachemire, mais il arborait dès le matin la cravate noire, le gilet blanc et le pantalon gris.

C'était la tenue d'un chef de bureau, moins l'habit traditionnel.

Assise en face de lui et vêtue d'un élégant costume du matin, madame de Charmière avait l'air d'une grande dame qui daigne solliciter une faveur administrative sans rien perdre de sa désinvolture supérieure.

Elle venait d'entrer et jouait du bout de son ombrelle avec les papiers étalés sur le bureau, en femme habituée à traiter les affaires comme une commande de bottines.

—Il y a donc du nouveau, chère belle, dit l'homme à lunettes.

—Pour que vous veniez me voir si matin, il faut que vous ayez bien besoin de moi, ajouta-t-il avec un sourire équivoque.

—Vous avez deviné, futur dictateur, répondit Rose; c'est étonnant comme la politique forme les hommes.

—C'est mon état d'être perspicace, reprit J.-B. Frapillon, et vous savez de plus que je vous suis dévoué jusqu'à la cuisse, inclusivement.

—Ce n'est pas seulement d'argent qu'il s'agit, et j'ai à causer longuement ce matin.

—De quoi? s'il vous plaît.

—De tout un peu.

—Très-bien! j'écoute.

—De Valnoir, d'abord.

—Ah! ah! ce cher ami, il y a trois jours que je ne l'ai vu, et je crois qu'il se dérange.

—Seriez-vous jalouse, chère belle?

—Ne dites donc pas de sottises, Frapillon, dit madame de Charmière en haussant les épaules.

—Où en est le journal?

—Il marche à merveille, et l'affaire me paraît toujours excellente.

—Alors, vous croyez que j'ai fait un bon placement?

—Exceptionnel; c'est de l'argent à vingt pour cent au moins, sans compter que vous pourrez toujours retirer vos fonds, si l'affaire se gâtait.

—Vous n'avez rien dit à Valnoir, j'espère.

—Pour qui me prenez-vous? Il croit toujours que notre bailleur de fonds est un Américain qui veut soumissionner des fournitures d'armes.

Rose approuva d'un signe de tête.

—Savez-vous, chère belle, reprit l'agent d'affaires en riant, que je vous ai trouvé là une jolie opération. Vous touchez d'un côté comme capitaliste, et de l'autre, en votre qualité de femme charmante, car, entre nous, la part que prélève l'ami Valnoir rentre en détail dans votre caisse.

—Parbleu! dit cyniquement la noble dame.

—Vous étiez née pour les affaires, et je ne suis pas de votre force, reprit J.-B. Frapillon en assurant ses lunettes par un geste qui lui était familier.

—Je viens pourtant vous demander un conseil et un coup de main.

—A vos ordres, vous le savez bien.

Madame de Charmière tourmentait la pomme de son ombrelle et ne se pressait pas de parler.

—C'est donc grave? demanda l'homme d'affaires qui n'était pas habitué à voir sa cliente embarrassée.

—Mon cher, j'ai quelqu'un dans mon jeu, dit